

Ce matin, dans l'immeuble, nous avons fêté la journée de l'environnement. Nous le faisons tous les ans au début du printemps. Un samedi avant-midi, nous ramassons les ordures de toutes sortes laissées par la fonte des neiges dans notre cour intérieure : bouteilles d'eau ou de boissons gazeuses, serviettes de papier, magazines en lambeaux, mégots de cigarettes. Je n'aime guère arriver le premier pour ce type d'évènement. Par contre, j'ai été le dernier à quitter les lieux. Ce qui m'arrive fréquemment.

Je suis d'abord allé prêter main-forte à Agatha, petite dame d'une énergie débordante qui, sitôt l'étape du ménage de printemps terminée, s'empresse de planter des fleurs là où on n'aurait jamais cru que ce fût possible. C'est sa manière, dit-elle, de faire reculer l'empiètement du béton dans notre civilisation.

— Dis donc, cher voisin, ce béret te va à merveille. On dirait la réincarnation du Che, dernier mythe révolutionnaire des temps modernes !

C'est Barbara, la belle voisine du dessus, qui fait son apparition. Un choc ! Jamais je n'aurais imaginé la grande Noire quitter ses tenues haute couture pour se

pencher sur quelques ordures. Je la remercie de faire baisser par sa présence la moyenne d'âge des amis de l'environnement. Fait plutôt cocasse, c'est Barbara elle-même qui, par un bel après-midi de l'été indien, m'a offert le précieux couvre-chef. Selon ses dires, son authenticité ne saurait être mise en cause. Elle affirme l'avoir reçu d'un grand-oncle, architecte de la Grenade, qui accompagna le grand révolutionnaire dans son aventure congolaise.

Des femmes de l'immeuble – elles sont nombreuses –, Barbara a été la première à piquer ma curiosité. Par sa beauté bien sûr, mais tout autant par son air coquin, son style haut en couleur et, ce qui la rend encore plus attachante, sa gaieté. Tout distingue Barbara de notre entourage qui, par ailleurs, ne manque pas de personnalités fortes et agréables. Père ingénieur, originaire de la Grenade, tout comme son grand-oncle ; mère institutrice, originaire de Sainte-Lucie. Après avoir passé une dizaine d'années en banlieue de Détroit, sa famille a décidé de venir s'installer au Canada au début des années quatre-vingt, alors qu'elle était à peine d'âge scolaire.

Plutôt extravertie, Barbara est toujours déplacée sans jamais l'être. Responsable des communications dans une multinationale de l'agriculture, elle a été la première étrangère à visiter notre appartement. Très aimable, elle en a loué le bon goût et m'a avoué sa honte

parce que le sien était vide. Aucun fauteuil, pas de lit ni de fleurs.

Je ne partage pas l'appartement avec une conjointe, mais avec Lélie-Maxime, plus familièrement Lélie, ma fille cadette, ma toute petite et déjà si grande, dont on vient de fêter les quatorze ans. Dans notre famille, tantôt au beau fixe, tantôt éclatée, tantôt reconstruite ou éclatée à nouveau, on a le sens des anniversaires. Toutes les particules qui la composent savent se réunir et ne faire qu'une le jour venu. C'est un nouvel esprit de clan – démocratique bien sûr – et une forme de résistance à l'éclatement de la famille nucléaire en ces temps de modernité avancée.

Barbara et moi avons été très proches. Puis nous nous sommes éloignés. J'ai sans doute été maladroit envers elle. Ça m'arrive quand je suis heureux. Je ne parviens pas à retenir mon enthousiasme dans les moments de bonheur. Mes débordements semblent pourtant avoir été sans conséquence. C'est du moins ce qu'elle m'a juré.

*

* *

Julie s'est pointée au moment où nous allions terminer nos travaux. Elle avait oublié que, cette année, notre mission devait se tenir une heure plus tôt. Agatha a paru sceptique, mais Barbara a pris la défense de Julie, soulignant que les organisateurs sont de vieux couche-tôt qui n'ont plus aucun souvenir de leurs vingt ans. C'était gentil envers Julie, qui n'a plus vingt ans depuis un petit moment...

Julie porte un immense chapeau de toile d'un bleu azur à la mode l'an dernier. C'est la blonde de l'immeuble. Plus blonde que ça... tu disparaîs. Fin de la trentaine, aînée d'une famille de six enfants, dont le papa est médecin, la maman infirmière; elle a fait des études en physiothérapie et en théologie. Le corps et l'âme. Elle travaille comme animatrice dans une résidence pour personnes âgées. Parcours humanitaire à l'exemple de celui de ses parents, qui poursuivent leur mission dans les pays les plus pauvres de la planète.

Agatha, Barbara, Julie. Que je sache, pas de maris, ni de partenaires ou de conjoints à l'horizon. Je ne suis pas tous les jours à épier leurs allées et venues, mais j'habite cet immeuble depuis bientôt trois ans,

je les croise régulièrement, surtout dans les ascenseurs, et je ne les ai jamais vues tenant le bras ou la main de quiconque.

*

* *

Nous ne savons plus très bien qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons. Nous n'avons plus besoin de fréquenter d'autres milieux, de visiter des contrées lointaines pour nous sentir étrangers. Nous sommes devenus étrangers à nous-mêmes. Nos repères identitaires s'effondrent comme des châteaux de cartes, et les mots pour les désigner volent en éclats : nation, travail, famille, genre, classe, génération, développement, culture... Ces mots, qui hier encore avaient un sens précis, sont bousculés de tous bords et semblent condamnés à en avoir plusieurs.

De crainte de nous perdre, nous nous replions dans notre bulle, individualisée à l'extrême ; seuls les gens qui nous ressemblent méritent notre confiance. La

tentation est tout aussi grande de nous évader, de fuir à travers les formes multiples de consommation.

La mutation du monde que nous connaissons n'a rien à voir avec une prophétie religieuse, une fiction astrologique ou les effets mystérieux de l'entrée dans un nouveau millénaire. D'un côté, elle est le fruit de notre type de croissance, de ses inégalités outrancières et de ses effets tragiques sur notre environnement. Frappent incessamment à notre porte l'exclusion brutale et sans merci, la cassure de l'emploi, de nouvelles formes de manipulation de nos désirs et de notre conscience, un climat permanent de guerre. De l'autre côté, cette mutation est le fruit d'exigences inédites, de solidarités émergentes, d'un nouvel humanisme.

*

* *

Il y a sans doute du Alain Touraine dans les remarques précédentes. Du Touraine des années plus récentes. De celui de la fin de la société et du retour de l'acteur, dit

dorénavant plutôt le Sujet. Je lui dois beaucoup. Il n'a pas été mon professeur, ni directeur de quoi que ce soit. Par contre, par ses nombreux livres, il aura été présent dès les balbutiements de ma vie d'apprenti. Je n'avais pas vingt ans lorsque je fus séduit par *Sociologie de l'action* (1965) et, un peu plus tard, plus encore par *La société postindustrielle* (1969).

Touraine s'intéressait à l'émergence de la société postindustrielle et y analysait de nouveaux rapports de classes sans reprendre le discours figé des marxismes dominants. Il n'était pas marxiste, ne l'a jamais été. Il reconnaissait toutefois que ce nouveau monde était traversé par une multitude de luttes culturelles et sociales qui, à leur manière, comme jadis le conflit travail-capital, devaient annoncer un nouvel enjeu central de société. Quatre grandes périodes marquent sa pensée : premiers travaux empiriques sur le travail des ouvriers agricoles et des ouvriers industriels ; élaboration d'une approche sociologique autour du concept d'historicité, c'est-à-dire la capacité qu'a la société de se produire elle-même par un ensemble d'interventions d'ordre culturel, social, économique ; travaux sur les mouvements sociaux, avec une équipe de chercheurs, dont Michel Wieviorka et François Dubet ; enfin, une critique de la modernité aboutissant à la fin de la société où le Sujet devient la figure de résistance.

J'ai vécu les étapes du parcours d'Alain Touraine comme des moments majeurs de ressourcement de mon propre parcours. À l'hiver 2004, j'avais imaginé un petit livre sur son œuvre. Je le voulais différent des ouvrages du genre. Je tenais à innover, au moins en matière de forme. Me vint à l'esprit l'idée de lui écrire. Après tout, il y a plus d'une quarantaine d'années, n'avait-il pas répondu à une étudiante qui s'appêtait à devenir sociologue ? L'approche m'avait séduit. Je finis par abandonner le projet. Il ne lut cette première lettre que beaucoup plus tard.

« Comme un château de sable attaqué par la marée, la société industrielle s'effondre sous nos yeux. » Des mots d'enfants ; des propos de grands. Un peu à la manière de Prévert pour ses Enfants qui s'aiment ou son Notre Père. Des mots tout simples, pour prévenir, mettre l'accent sur l'essentiel, rassurer peut-être en tentant de nous faire comprendre que ce qui se passe, aussi important et inutile que cela puisse être, ne nous est pas tout à fait insondable, insaisissable [...] N'est-ce pas laisser entendre que cette société, qui fut jusque-là la grande affaire de la sociologie, discipline encore jeune et fragile, était sur le point de disparaître ?

Certes, vous n'étiez pas le seul [...] à annoncer la fin de la société industrielle et à percevoir l'avènement d'un type nouveau de société. Vous n'étiez pas le seul, mais vous aviez une manière particulière de le faire.

Du côté de ceux qui accompagnaient votre conception on se penchait davantage sur des changements d'ordre structurel, institutionnel et organisationnel [...]. On y voyait apparaître de nouveaux lieux et formes de connaissance, de pouvoir et de production. On y devinait parfois l'avènement d'une société des loisirs. Bien qu'à de nombreux égards vos analyses aient semblé rejoindre de tels propos, vous n'en étiez pas moins à des années-lumière. Ce n'était pas votre champ de bataille. Expression d'autant plus juste que vous saisissiez plus que tout autre que ce n'était pas là la fin des rapports de classes, mais tout le contraire : l'apparition de nouveaux acteurs, le développement de nouvelles luttes, dorénavant plus culturelles que sociales.

C'est là que votre pensée se faisait la plus dérangeante pour tous les jeunes contemporains de cette apprentie sociologue. Je me suis parfois demandé si elle avait vraiment existé ou si ce n'était pas, pour revenir à Prévert, une forme de métaphore vous permettant de vous adresser ainsi, de manière plus directe, plus intime, à toute une génération qui s'apprêtait à changer le « désordre des choses ». Plutôt que de fermer les champs de réflexion et d'analyse, en vous installant dans des paradigmes déjà bien ancrés dans les traditions universitaires les plus respectables, vous avez préféré les ouvrir sur de nouveaux horizons, invitant à poser ainsi notre regard au-delà des frontières plus sécurisantes, sans doute

aussi plus séduisantes, de la pléiade des marxismes à la mode, des plus libertaires aux plus autoritaires. Plutôt que de vous contenter de décrire les nouvelles formes de domination, vous nous invitiez à porter un regard sur les nouvelles luttes sociales et politiques et, par conséquent, aussi sur nous-mêmes, puisque nous en étions déjà, en partie du moins, les acteurs. À nous qui étions au beau milieu de la vingtaine, qui avions derrière nous l'habitude des meetings, des occupations et des manifestations de toutes sortes, ne nous donniez-vous pas l'impression que nous étions en train de participer à la création d'une nouvelle société et que nous en étions aussi, à notre manière, des acteurs privilégiés ? Avec nous naissait peut-être même la jeunesse, dans le sens le plus fort du terme, c'est-à-dire comme force capable de transformer le monde.

« Il faut quitter le calme rassurant des utopies et des prophéties, fussent-elles catastrophiques, pour descendre dans le mouvement, déconcertant mais réel, des relations sociales. » Vous avez toujours été méfiant envers les utopies ! Les acteurs, les revendications, les mouvements et les projets certes, mais les utopies... jamais ! Exaltantes peut-être mais sournoises, dangereuses comme des bombes à retardement. Vous les fuyez comme la peste, préférez leur rester en marge. À la quiétude des utopies ne préférez-vous pas les bruits de la rue et les affrontements d'acteurs sociaux ?

Alain Touraine, il y a un sens tragique à votre sociologie. Votre lecture des rapports sociaux n'est jamais légère. Les acteurs n'y sont pas frivoles. On vit au cœur de la tempête. Certains s'y perdent, d'autres, audacieux, s'en sortent de justesse, mais toujours profondément transformés. Nous pouvons certes affronter de nouveaux défis, nous battre, remporter d'éclatantes victoires, mais l'assurance des jours meilleurs n'est jamais présente. Je vous imagine debout sur un navire garde-côtes, à quelques dizaines de lieues de cette plage, de ce « château de sable », jumelles à la main, balayant l'horizon infini de l'océan, scrutant le vol des oiseaux, soucieux de deviner la direction des vents et la force des prochaines marées. Plutôt qu'un sauveteur sur la plage un bel après-midi d'été, vous êtes un capitaine qui, la tête au vent, couvert d'un large manteau, veille au beau milieu d'une froide nuit d'automne. Vous craignez le naufrage. Vous savez l'équipage peu entraîné pour l'affronter. Vous montez au haut du mât, envoyez tous les signaux pour éviter la catastrophe, cherchant à sauver ainsi la vie du plus grand nombre de naufragés.